



HAL
open science

Transformations des systèmes de production agropastoraux concernant le monde tropical

Jean-Christian Tulet

► **To cite this version:**

Jean-Christian Tulet. Transformations des systèmes de production agropastoraux concernant le monde tropical. Les Cahiers d'Outre-Mer. Revue de géographie de Bordeaux, 2009, Montagnes tropicales et transformation des systèmes de production agropastoraux, 247, pp.275-283. hal-02555400

HAL Id: hal-02555400

<https://univ-tlse2.hal.science/hal-02555400>

Submitted on 27 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Les Cahiers d'Outre-Mer

Revue de géographie de Bordeaux

247 | Juillet-Septembre 2009

Montagnes tropicales et transformation des systèmes
de production agropastoraux

Transformations des systèmes de production agropastoraux concernant le monde tropical

Jean-Christian Tulet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/com/5647>

ISSN : 1961-8603

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 7 juillet 2009

Pagination : 275-283

ISBN : 978-2-86781-546-1

ISSN : 0373-5834

Référence électronique

Jean-Christian Tulet, « Transformations des systèmes de production agropastoraux concernant le monde tropical », *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 247 | Juillet-Septembre 2009, document 1, mis en ligne le 01 septembre 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/com/5647>

Transformations des systèmes de production agropastoraux concernant le monde tropical

Jean-Christian TULET¹

Les hautes terres tropicales connaissent actuellement des transformations profondes dans leurs systèmes de production, avec le plus souvent une mutation vers des activités beaucoup plus intensives, que ce soit en travail ou en investissement. Les changements peuvent être, selon les milieux, plus ou moins importants. Certains d'entre eux sont encore assez peu touchés, mais les processus en cours ne sauraient les ignorer dans un avenir plus ou moins proche. Il s'agit d'un phénomène véritablement mondial, même s'il ne correspond pas précisément à ce qu'on entend habituellement par mondialisation, l'essentiel de ces productions nouvelles étant prioritairement destiné au marché national.

Ces transformations s'appuient sur les avantages liés à l'abaissement progressif de la température qui caractérise tout volume montagneux. Ce phénomène n'a jamais constitué un facteur limitant en haute terre tropicale. Bien au contraire, alors que les spéculations des basses terres sont susceptibles de se produire assez haut en altitude (ainsi la canne à sucre, de nombreux arbres fruitiers, le bananier, etc.), la diminution progressive de la température autorise beaucoup d'activités nouvelles. La diffusion du caféier *arabica* en moyenne montagne au cours de l'époque moderne a démontré l'ampleur que pouvaient prendre de telles spéculations, le plus souvent calées sur un étage écologique. Bien que spectaculaire, cet exemple est très loin d'être unique. Dès leur arrivée, les Espagnols ont mis à profit les hautes terres fraîches et relativement sèches du Nouveau Continent pour cultiver du blé ! De même, B. Charlery de la Masselière, B. Nakileza et E. Uginet rappellent dans leur

1. GEODE – CNRS, Toulouse ; mél : tulet@univ-tlse2.fr

texte que pendant la période coloniale, le coton et le sisal se sont développés sur les hauts plateaux africains peu arrosés, tandis que le théier occupait les espaces au-dessus de 1 800 m, parce que cette plante a besoin de fraîcheur et de régularité dans les précipitations. Les mêmes exigences se rencontrent dans les Nilgiri (Rép. Indienne) selon C. Hinnewinkel, S. Guillerme, J.-M. Quitté et A. Menon.

Ces exemples soulignent l'importance des spéculations propres à un étage écologique spécifique. Ce phénomène n'est d'ailleurs pas seulement lié aux effets de la colonisation : on le rencontre traditionnellement en Asie du Sud-Est, où à chaque niveau de la montagne correspond un type de population associé à un système de production spécifique. On constate donc que la valorisation des complémentarités des différents milieux montagnards, qui semble aller de soi en Europe, ne semble pas aussi répandue en milieu tropical. Il existait bien le fameux « archipel andin » décrit par John Murra (1983), mais celui-ci n'a pas résisté à la colonisation espagnole.

Actuellement, les contextes économique et social valorisent très fortement ces spécificités structurelles, grâce à une demande de plus en plus forte de produits du maraîchage, de la floriculture, et de diverses autres activités qui ne peuvent pas être développées ailleurs en milieu tropical, ou rencontrent sur les hautes terres des conditions d'excellence. Si certaines de ces productions sont destinées au marché international (ainsi la floriculture dans certains cas, le brocoli en Équateur...), la plupart est avant tout destinée au marché national ou régional. Les cas les plus spectaculaires de cette situation se rencontrent au Mexique, où beaucoup considèrent que l'expansion du maraîchage répond à la demande nord-américaine, alors que le marché intérieur en absorbe une part essentielle (près de 90 % de la production). Ce phénomène aboutit donc le plus souvent au renforcement d'une économie avant tout « nationale » et ne correspond absolument pas à un phénomène directement dérivé de la mondialisation.

On peut s'interroger pourquoi un phénomène d'une telle ampleur reste aussi largement sous-estimé, lorsqu'on connaît la publicité accordée à d'autres formes d'expansion agricole. Le caractère supposé de marginalité ne peut pas expliquer ce dédain relatif : les hautes terres tropicales occupent des surfaces immenses et sont très peuplées. L. Rieutort (2002, p. 67-71) a calculé que les espaces situés au-dessus de 1 000 m étaient occupés par près de 800 millions de personnes (dont la moitié en Asie). Dans le cas de Madagascar, M. Rabemanambola, J. Rakotoarisoa et L. Rieutort rappellent dans leur texte que les hautes terres centrales de l'île figurent parmi les campagnes les plus peuplées du monde. J. Forero, en Colombie, souligne la très grande place prise par la haute montagne dans la production agricole de ce pays. Mais tout cela

ne semble pas suffisant pour susciter un véritable intérêt, y compris dans les milieux scientifiques. L'aspect « marché national » de ces phénomènes, moins spectaculaire que ce qui fait l'objet d'échanges internationaux, aboutit probablement à en minimiser l'importance, tout comme le fait qu'une bonne part de ces systèmes de production demeure entre les mains des paysanneries dont on sous-estime systématiquement l'importance par rapport aux complexes agro-industriels, beaucoup plus spectaculaires. Toutefois, cela est susceptible de changer rapidement. De plus en plus d'études de cas manifestent la diffusion et l'importance de ce phénomène dans le monde entier. Mais ces études insistent encore trop souvent sur la supposée singularité de l'exemple étudié.

La puissance de ces mouvements de transformation aboutit à des recompositions particulièrement importantes. C'est l'ensemble de l'économie et des sociétés des régions concernées qui se trouvent recomposées, avec désormais pour foyers principaux des milieux qui parfois étaient considérés comme les plus marginaux. Dans la plupart des cas, il faut souligner que ce sont des groupes de population paysanne qui s'intéressent à ces nouvelles activités, celles-ci leur étant particulièrement appropriées. Des groupes de population peuvent se trouver déplacés ou minorés par l'expansion de ces activités, ce qui ne va pas toujours sans difficulté et même des troubles politiques (exemples en Afrique ou en Asie).

L'introduction de ces nouvelles activités s'accompagne d'un bouleversement dans les pratiques culturelles, avec probablement à terme (c'est déjà manifeste dans les montagnes américaines, comme il est souligné dans la contribution de A. Angeliaume-Descamps et J. Oballos), des tensions au niveau de l'utilisation des ressources (terres disponibles, eau) et l'émergence ou l'amplification de problèmes environnementaux.

Les textes proposés dans ce numéro des *Cahiers d'Outre-Mer, Revue de Géographie de Bordeaux* tentent d'illustrer ce phénomène mondial, mais ils sont loin de l'épuiser. Tout d'abord, parce que tous les continents ne sont pas représentés comme ils devraient l'être : on est dans ce cas prisonnier de ses réseaux. Force est de constater qu'ils sont peu opérationnels pour ce qui concerne l'Asie, malgré de multiples tentatives, et parfois des promesses qui n'ont pas pu être tenues. La portion congrue prise par l'Asie ne saurait faire croire que le continent échappe à ces transformations. Des observations personnelles prouvent qu'il existe des phénomènes analogues : ainsi des prémices de changement existent au Guizhou, en Chine méridionale, pour alimenter les marchés des agglomérations littorales du Guandong situés à plus de 1 000 km, ou encore au Viêt-Nam du Nord, dans la vallée de Song Da, où les hauteurs sont aujourd'hui couvertes de manioc destiné à l'alimentation de bovins pour le marché de Hanoï. On rencontre également des indices de ces transformations

dans diverses publications. Ainsi M. Bruneau (2006, p. 96) évoque les rapides transformations (et leurs conséquences sociales) des montagnes du nord de la Thaïlande. En se substituant à la culture du pavot, le maraîchage et la floriculture s'y développent rapidement, pour approvisionner le marché urbain de Bangkok. À propos de la montagne druze (Syrie), C. Roussel évoque le quintuplement des pommeraies (près de 11 000 ha en 2000) situées au-dessus de 1 500 m (2008, p. 213-223). De même, en utilisant lui-même des sources anglophones, L. Rieutort (2002, p. 84) fait référence à la croissance de la production de fruits et légumes dans les hautes vallées du Cachemire².

Quant aux deux autres continents situés totalement ou partiellement en zone tropicale, une part importante a été accordée à l'Afrique, pour la grande variété de situations qu'on y rencontre, mais également parce qu'il nous semble que ce phénomène de transformation des milieux d'altitude est encore moins connu qu'ailleurs. Quant à l'Amérique latine, on y rencontre les mutations les plus radicales de ces hautes terres. C'est aussi sur ce continent que les exemples abondent le plus³, il n'a donc pas été jugé nécessaire de les multiplier dans le cadre de ce numéro.

La place importante prise par l'Amérique latine dans ces transformations doit être mise en relation avec leur antériorité par rapport aux autres continents. Elles surviennent dès les années 1970 dans les Andes vénézuéliennes et colombiennes et prennent rapidement une importance majeure. Par contre, elles s'amorcent un peu plus tard dans les Andes centrales, selon le texte de H. Cochet, C. Aubron et M. Jobbé Duval. Ailleurs dans le monde, les changements s'effectuent plutôt vers la fin du xx^e siècle, que ce soit dans les monts Nilgiri (Inde) ou en Afrique (Fouta Djallon, Afrique de l'Est, Cameroun, où la crise du café provoque une réorientation vers le maraîchage, selon l'article de L. Uwizeyimana). Il semble que dans la plupart des cas, dès que s'amorcent ces phénomènes, tout aille ensuite très vite, ces nouvelles productions se révélant incomparablement plus favorables que les anciennes, auxquelles d'ailleurs on ne renonce pas toujours totalement. La plantation en particulier, qu'elle soit de caféiers ou de théiers, suscite de fortes résistances, à tel point que dans les Nilgiri, le maraîchage doit parfois s'insinuer entre les plants de théiers qui ont subsisté (C. Hinnewinkel *et al.*).

L'émergence et le renforcement du marché intérieur pour des légumes frais et des produits laitiers apparaissent comme les facteurs déterminants de

2. À propos de l'Himalaya, la promesse d'un texte que nous espérons recevoir d'un auteur népalais, montre pour le moins qu'on rencontre des phénomènes analogues au Népal.

3. On trouvera des références sur des études déjà réalisées dans les articles concernant l'Amérique latine. Deux ouvrages de J. Ramirez et J.-Ch. Tulet, et de J.-Ch. Tulet, (sous presse) proposeront d'autres études de cas concernant ces changements.

ces « nouveaux » territoires productifs, ce qui explique les différences dans leurs dates de mise en place, la hausse de la consommation de ces produits n'étant pas partout la même. C'est tout à fait évident dans le cas du Venezuela, où l'ancienneté des modifications dans les modes urbains de consommation explique la relative antériorité des changements (A. Angeliame et J. Oballos). B. Charlery de La Masselière *et al.*, dans le cas des montagnes de l'Est africain, insistent également sur la liaison urbain/rural dans le développement du vivrier.

D'autres facteurs, moins décisifs, permettent ou facilitent la mutation. Les moyens de communication sont souvent évoqués comme l'un de ces éléments. Leur amélioration a sans nul doute contribué à la rapidité des transformations (voir H. Cochet *et al.*, M. Rabemanambola *et al.*), mais ils n'ont pas provoqué ces nouveaux flux : les routes demeurent souvent médiocres (routes taillées à la pioche par les paysans eux-mêmes en Bolivie, routes toujours très mauvaises dans le Fouta-Djalon : A. Bonnassieux et L. K. Diallo), mais elles n'interdisent pas le développement du trafic⁴. La présence ou la création de communautés paysannes semble jouer un rôle tout aussi important : ainsi en Bolivie, la Réforme agraire, en renforçant le groupe des petits exploitants, a largement contribué au développement de cultures comme celle de la pomme de terre. Toutefois, bien que très favorable au développement de ces activités nouvelles, la présence de la petite propriété n'est pas toujours nécessaire. Précisément, J. Forero, dans le cas de la Colombie, élabore une typologie qui dépend assez fortement des places respectives occupées par les petits paysans et les agriculteurs « capitalistes ».

Une crise peut également provoquer la mutation des systèmes culturels. On observe toutefois de fortes différences dans les réponses à celle-ci. Dans les monts Nilgiri, selon C. Hinnewinkel *et al.*, bien que le maraîchage fût depuis longtemps présent parmi les productions locales, cette crise a provoqué un accroissement de la surface des plantations de théiers, jugées moins risquées que le maraîchage. Inversement, même s'il existait un profond attachement à la caféiculture dans les hautes terres de l'Ouest du Cameroun, la crise du système ayant été ressentie par les hommes comme une vraie perte identitaire, la mévente du café local a provoqué une rapide mutation culturelle. L. Uwizeyimana démontre l'ampleur des changements qui se sont alors produits, avec un développement considérable du vivrier marchand et une croissance spectaculaire de la place de la petite exploitation paysanne.

4. À Tuñame, dans les Andes du Venezuela, avant l'asphaltage de la route au début des années 1980, il fallait près de deux heures, lorsque cela était possible, pour effectuer en 4 x 4 les quelques kilomètres entre Jajo, situé à 1 500 m, et la haute vallée qui culmine à 3 300 m. Cela n'avait pas empêché la transformation de toute cette vallée en un immense champ de pomme de terre.

L'article sur Madagascar (M. Rabemanambola *et al.*) évoque également la place très importante de ces initiatives paysannes, tout en soulignant que ces changements s'effectuent également dans un contexte de renforcement des inégalités et de plus grande présence de puissants groupes agro-industriels.

Dans l'émergence de ces nouvelles activités, le rôle de l'État n'a pas été oublié. S'il n'a pas encore été évoqué, c'est que son influence apparaît pour le moins très différente selon les cas, et pas toujours de manière décisive. H. Cochet *et al.* soulignent d'emblée, dans le cas des pays andins, une opposition très nette entre cultures d'exportation, faisant l'objet de programmes de promotion, et cultures pour le marché intérieur, largement oubliées. M. Rabemanambola *et al.* évoquent l'impact de programmes nationaux, et insistent sur l'importance des organisations non directement liées à l'État et sur « une initiative paysanne décisive ». Pour ces auteurs

« le développement du vivrier marchand est une réponse spontanée des villes et des campagnes à la crise économique que l'État a du mal à enrayer depuis l'Indépendance ».

Dans le cas du Venezuela (A. Angeliaume-Descamps et J. Oballos), les institutions régionales ont joué un rôle bien plus décisif que les institutions nationales. Pour J. Forero, le développement de ces activités nouvelles a davantage été favorisé par la disparition des *haciendas* d'altitude – qui perdent leur légitimité économique au xx^e siècle (si tant est qu'elles n'en aient jamais eu une...) – que par une quelconque action de l'État, qu'il n'évoque d'ailleurs pas. En Bolivie, le rôle de l'État a été assez faible jusque dans les années 1990. Dans le Fouta-Djalon (A. Bonnassieux et K.L. Diallo), c'est précisément son retrait et la montée en puissance d'une Fédération paysanne qui ont permis le développement de nouvelles activités. On est à peu près dans les mêmes conditions dans le cas de l'Afrique de l'Est où

« ce sont les agriculteurs eux-mêmes, trop souvent encore dans des logiques de survie, qui par l'accélération d'une mobilité précaire entre des territoires multiples, entre campagne et ville, tentent de construire ou de reconstruire des liens sociaux et économiques aux échelles régionale, nationale voire internationale » (Charlery de La Masselière *et al.*).

Dans un certain nombre de cas, ces transformations apparaissent ainsi comme des réponses à de graves difficultés et entrent pratiquement dans des stratégies de survie. L'approvisionnement des marchés urbains constitue alors une vraie issue aux difficultés. C'est non seulement le cas en Afrique de l'Est, mais également tout à fait manifeste dans le cas du Cameroun (L. Uwizeyimana). Il semble toutefois qu'il y ait une différence majeure entre l'Afrique, où l'on rencontre de telles conditions, et l'Amérique où cette nécessité est loin d'être toujours présente et où l'adoption de ces nouveaux systèmes

de production (souvent parfaitement inconnus auparavant) aboutit très souvent à une amélioration significative des conditions de vie des producteurs. Dans ces derniers cas, la mutation est considérée comme une vraie « *bonanza* » qui change totalement les conditions de vie et les perspectives des familles. La culture de la pomme de terre (H. Cochet *et al.*) a ainsi permis aux producteurs boliviens d'acheter les camions qui assurent le transport de leur production et ainsi de diversifier leurs revenus. Cela ne va d'ailleurs pas jusqu'à faire disparaître tous les garde-fous disponibles. J. Forero souligne en particulier que tous les systèmes paysans de la montagne colombienne, même ceux qui ont connu les mutations les plus radicales, maintiennent un secteur non négligeable d'autosubsistance. Celui-ci peut même être renforcé avec l'achat de quelques bovins. D'ailleurs, les changements aboutissent même en Afrique à des améliorations significatives des conditions locales. Le nouveau territoire du maraîchage polarisé par la ville de Foubot au Cameroun ne semble pas être réellement un pôle de misère. Même à Madagascar, l'amélioration du niveau de vie de certains acteurs des filières ainsi mises en place permet à l'occasion « l'ouverture d'une « gargote » ou d'une épicerie dans le quartier », tenue par l'épouse. À ce propos, même si, dans certains cas, elles se font déposséder d'une partie de leurs bénéfices (ainsi au Fouta-Djalou), il semble que le statut ou le rôle des femmes sort renforcé de ces mutations.

De nouveaux réseaux se mettent en place, de nouveaux territoires se structurent donc autour de ces nouvelles activités. Pour combien de temps ? Leur apparition ne fait pas toujours que des heureux. À propos du Cameroun, L. Uwizeyimana souligne que

« la mise en valeur des zones hautes traditionnellement réservées à l'élevage conduit à des conflits avec les pasteurs dont les pâturages se réduisent au fur et à mesure de la progression des fronts de colonisation. En outre, comme ces nouvelles terres sont situées aux frontières entre communautés, les tensions entre villages se multiplient, avec parfois des affrontements violents ».

Les luttes autour de l'accès à la terre sont assez fréquentes. Dans le cas de la Bolivie,

« les conflits autour de l'accès à ces ressources de moins en moins partagées se multiplient ».

On rencontre des situations plus ou moins analogues dans les Andes vénézuéliennes où l'accès à la terre devient de plus en plus difficile, en particulier pour les descendants, provoquant une expansion des cultures sur des milieux peu appropriés et un émiettement du parcellaire (A. Angeliame-Descamps et J. Oballos). En Bolivie (H. Cochet *et al.*), la spécialisation productive aboutit également à mettre en cause les structures collectives de gestion de l'espace, qui avaient été une des conditions du succès du développement récent.

Un autre problème peut résulter de la diminution des prix de l'ensemble de ces productions. Il semble que pour l'instant ces derniers soient toujours soutenus par une demande qui reste élevée. Mais il n'est pas du tout assuré que cela soit toujours le cas, avec l'accroissement actuel de la production. Toutefois, celle-ci ne peut pas être indéfinie dans tous les cas, les espaces dotés des conditions naturelles ou des ressources (eau en particulier) appropriées n'étant pas toujours présents (ainsi au Venezuela). Mais la concurrence peut venir d'ailleurs. H. Cochet *et al.* rappellent que le prix du lait au Pérou avait été soutenu par l'arrêt des importations, la reprise de celles-ci pourrait mettre en cause les résultats obtenus.

Toutefois, il semble que les menaces les plus sérieuses se situent ailleurs. L'épuisement des ressources, la propagation de nuisances nouvelles et, de manière plus générale, tout ce qui se rattache à la mise en cause des équilibres environnementaux, représentent les menaces les plus graves pour un avenir pas toujours lointain. La chute de la production de la pomme de terre dans les monts Nilgiri est due à un nématode qui a infecté les parcelles, provoquant leur reconversion en théiers ou en maraîchage (C. Hinnewinkel *et al.*). Mais c'est surtout en Amérique latine que les menaces se précisent, ce qui ne saurait surprendre, compte tenu de l'antériorité des changements. La culture de la pomme de terre a déjà été mise en cause par le développement de parasites : ainsi dans les Andes vénézuéliennes et en Bolivie,

« des régions entières deviennent impropres à la culture de la pomme de terre »
(H. Cochet *et al.*).

La recherche de terres nouvelles dans les mêmes milieux aboutit également à une pression de plus en plus forte sur les milieux, provoquant une simplification des systèmes de production avec la disparition de l'élevage et donc une aggravation des problèmes de restitution de la fertilité. Le recours à l'engrais organique des élevages avicoles aboutirait quant à lui à l'apparition de maladies nouvelles.

Cela fait plus d'une génération que la mutation vers le maraîchage s'est effectuée dans les Andes vénézuéliennes. A. Angeliaume-Descamps et J. Oballos tentent d'évaluer plus clairement les conséquences de ces changements. Mais les outils ne sont pas toujours disponibles pour en prendre réellement la mesure. Il semble toutefois évident que diverses limites sont atteintes, en particulier en ce qui concerne les ressources en eau. Si l'application massive d'intrants permet de compenser la chute de la fertilité naturelle des sols,

« on sait peu de chose sur la fertilité à long terme, la biodiversité ou encore les équilibres biologiques ».

Des pratiques culturelles inquiétantes se sont diffusées, telle l'application, entre autres produits considérés comme nocifs, du DDT importé illégalement de Colombie, aboutissant à la contamination des sols et des eaux. Le nombre des cancers aurait augmenté. Mais il est souvent difficile de connaître la situation sanitaire réelle, la prospérité générale apportée par ces systèmes culturels intensifs provoquant une dissimulation de leurs conséquences à tous les niveaux. L'auteur admet d'ailleurs que tout cela n'aboutit pas encore à mettre en cause la pérennité du système. Par ailleurs, les problèmes commencent à être de mieux en mieux perçus par certains producteurs, ce qui provoque la diffusion de pratiques alternatives. Ces mouvements, qui sont souvent en relation avec diverses associations, demeurent embryonnaires. Mais leur développement apparaît finalement assez rapide, présentant de nouvelles pistes pour un futur proche, qui reste toutefois incertain.

Bibliographie

- BRUNEAU M., 2006 – *L'Asie d'entre Inde et Chine. Logiques territoriales des États*. Paris : Belin, 318 p.
- MURRA J.V., 1983 – *La organización económica del estado inka*. México : Ed. Siglo XXI, colección América Nuestra (América Antigua), 3^e éd., 270 p.
- RAMIREZ J. et TULET J.-Ch., à paraître – *Recomposición territorial de la agricultura campesina en América latina*. Mexico : Plaza y Valdes.
- RIEUTORT L., 2002 – Espace-frontière et montagne carrefour : les enjeux récents dans la géographie de l'Himalaya. In : BORDESSOULE E., dir. – *Les Montagnes*. Paris : Éd. du temps, coll. Questions de géographie, 349 p.
- ROUSSEL C., 2008 – L'agriculture dans la montagne druze (Syrie) entre clientélisme, blocages communautaires et libéralisation économique : un développement durable pour le paysan druze ? *Géocarrefour*, Paris, vol. 83, n° 3, p. 213-223.
- TULET J.-Ch., coord., à paraître – Las nuevas figuras del mundo rural latinoamericano. *Anuario europeo Americanista Europeo*, numéro spécial.